4ME ANNEE — PRINCE ALBERT, SASK., JEUDI, 29 OCTOBRE 1914 — No. 33

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest.

ABONNEMENTS:
Un an (Canada) $1.00
Un an(Etranger)fr7.50 $1.50
ANNONCES
La ligne (1ère insertion) $0.12
Insertions subséquentes 0.08
Mariage, Décès, Naissance. 25

LE PATRIOTE DE L'OUEST

Le seul journal français de la Saskatchewan

REDACTION: 405, 13ème RUE
ADMINISTRATION 1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask.
Téléphone 683

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., *Rédacteur en Chef.* — PUBLIÉ PAR LA CIE LA BONNE PRESSE LTÉE — J.-P. DAOUST, *Administrateur.*

Le mois des morts

Avec le retour de novembre, chaque année, l'aspect funéraire de la nature et surtout le deuil de l'Eglise nous invitent à la prière pour les âmes souffrantes en nous conviant à d'utiles réflexions sur les grandes leçons de la mort, de l'expiation et de l'éternité.

Cette année, il nous semble que, dans le monde entier, ces graves pensées devraient s'imprimer plus profondément que jamais dans tous les esprits.

* * *

L'angoisse de l'heure présente est affreuse. Depuis trois mois, des millions d'hommes s'acharnent à se détruire. Le sang ruisselle. L'Europe, champ de bataille, devient un immense cimetière qui chaque jour s'agrandit, et nul ne sait quand s'arrêtera cette guerre d'extermination.

Déjà toute une vaillante nation, la plus catholique et la plus intrépide, a été égorgée, douce et innocente victime. Huit millions de Belges ont connu le martyre de la torture, de la ruine, de l'exil ou de la mort et portent l'empreinte des malheurs de la patrie.

Le sol de France, jonché de ruines et couvert de sang; l'Allemagne et l'Autriche tremblantes derrière les remparts qu'ébranlent et que feront crouler demain les innombrables légions de la Russie; l'Océan gardé par de formidables forteresses mouvantes qui se guettent et s'apprêtent à se ruer les unes contre les autres; les airs sillonnés par des avions de carnage qui planent au-dessus des villes et des champs de bataille comme l'aigle qui observe sa proie: partout c'est le règne de la terreur et l'incertitude du lendemain.

* * *

La guerre creuse des tombes, sème des ruines, déchire les cœurs, Elle est la synthèse de toutes les souffrances. Son impitoyable et aveugle cruauté qui frappe et l'innocent et le coupable, ne doit pas toutefois nous faire oublier que, si son rôle le plus terrible est celui du châtiment, sa mission véritable est celle d'une salutaire expiation.

La souffrance et la mort sont les fruits et le châtiment du péché. Mais par la vertu expiatoire du sang que Dieu a versé sur la croix, ce qui n'était que le châtiment du péché en est devenu le remède. Là se trouve la grande loi de *l'expiation* pour les peuples comme pour les individus.

En nous invitant à prier pour les morts l'Eglise nous met devant les yeux cette loi de pénitence et d'expiation.

Le purgatoire est pour chacun de nous une création de la miséricorde plus encore que de la justice, et il en est de même de la guerre pour les nations, si on l'envisage à son véritable point de vue qui est celui de la foi.

Dans les flammes du purgatoire l'âme s'épure comme l'or dans le creuset; dans les horreurs de la guerre les nations coupables mais répentantes retrouvent une vie nouvelle. L'expiation, chose de Dieu, est une grâce qui en attire d'autres. Elle réveille l'esprit de prière et, par elle, dans le monde chatié, se répand une vigueur de vertu.

* * *

Par l'infinie miséricorde de Dieu, la prière, la pénitence, la charité, en union avec les mérites de Jésus-Christ, possèdent pour le salut des peuples ou pour le salut des âmes une vertu purificatrice plus grande encore que les douleurs de la guerre ou les flammes du purgatoire.

Ce que la patrie et les âmes souffrantes implorent de nous, aujourd'hui, c'est que nous leur fassions une part de ces mérites que nous pouvons si facilement acquérir.

Si notre foi était plus vive nous comprendrions mieux cette toute puissance de la prière et surtout de l'offrande du saint sacrifice de la messe!

Et, riches de tant de trésors, comment ne les répandrions-nous pas à pleines mains dans ce lieu de souffrance et d'expiation?

Prier, faire pénitence, et surtout faire dire des messes pour les âmes du purgatoire, c'est l'œuvre la plus charitable en même temps que la plus utile pour nous durant ce mois et durant cette année des morts.

Prions surtout pour toutes les âmes que la guerre précipite dans l'éternité et demandons en même temps avec elles que se lève sur le monde purifié et régénéré une aurore de paix et de justice dans le retour des nations au vrai christianisme et au règne sociale de Jésus-Christ.

La bêtise moderne

Chers lecteurs,

Ce qui caractérise l'époque fortunée où nous avons le bonheur de vivre, c'est, incontestablement, un degré de bêtise inconnu de tous les âges antérieurs.

La bêtise moderne! Qui pourra jamais en mesurer la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur? Elle est immense, incommensurable.

Le Moyen-âge, éclairé par les splendeurs de la foi chrétienne, était essentiellement l'époque du bon sens, qui faisait que chacun se tenait à sa place, ou y était promptement remis, s'il tentait de s'en écarter. Mais, nos contemporains, ayant éteint, dans leurs esprits, les lumières du ciel, divaguent à la clarté blafarde sortant du 3e appartement maçonnique, et parlent des ténèbres du Moyen-âge. Ainsi les hiboux, lorsqu'ils commencent à sortir de leurs trous, à la tombée de la nuit, doivent parler des ténèbres de midi.

Je ne veux pas dire que notre époque ait le privilège unique de posséder des gens bêtes. Non, il y a eu des idiots, des maniaques et des utopistes à toutes les époques. Seulement, autrefois on ne les prenait pas au serieux; on se contentait d'en rire, et si leur manie devenait dangereuse, on les mettait en prison, ou on les envoyait à l'hospice, selon les cas. C'est pour cela que notre siècle, si orgueilleux, n'a même pas le droit de se glorifier de sa bêtise, car les idioties qu'on nous donne comme les magnifiques conquêtes de l'esprit moderne, ont toutes été découvertes et formulées, par des esprits dévoyés dans les siècles antérieurs.

Ce qui appartient en propre à notre temps, c'est d'avoir ramassé toutes les folies des siècles passés, de les avoir coordonnées en corpsde doctrines pour en faire les règles directrices des gouvernements et des sociétés; ce qui appartient en propre à notre temps, c'est l'horreur du vrai et du raisonnable, et l'amour instinctif du faux et de l'absurde, qui fait que si quelqu'un développe plus ou moins habilement une utopie quelconque, on le regarde immédiatement comme un grand homme et un génie; tandis que l'on considère comme des esprits étroits et rétrogrades, les rares écrivains et hommes politiques qui ont conservé tant soit peu la saine notion des choses. Les leçons quotidiennes que nous donnent les événements, ne sont pas mieux comprises que les avertissement des esprits restés raisonnables. On peut dire que plus une idée est bête, plus elle a de chances de faire promptement son chemin dans le monde. Mais si elle a le malheur d'être juste, alors elle doit renoncer à tout espoir d'être prise en considération, avant d'avoir été transformée et défigurée, rognée ou allongée de manière à devenir une bêtise de taille raisonnable.

Aussi voyez si nous n'avons pas raison d'être fiers des résultats de notre sagesse à l'envers.

Nous parlons sans cesse de notre Progrès; et au point de vue politique, économique et social, nous sommes dans un état de trouble et d'anarchie dont on n'a eu d'exemple à aucune époque antérieure.

Nous nous disons beaucoup plus civilisés que nos ancêtres, que nous traitons de barbares; et les socialistes, les anarchistes, les suffragettes, nous répondent par des crimes et des atrocités inouïs, qui nous épouvantent, que nous blâmons: mais que notre inérarralbe bêtise nous empêche de réprimer efficacement, parce que, après tout, nous sommes obligés de convenir que ces atrocités ne sont que la mise en pratique de ces belles idées bêtes, dont nous sommes si fiers.

De temps en temps, on envoie bien en prison, ou même à l'échafaud, quelque pauvre diable, pris sur le fait d'un acte de chambardément. Mais, l'autorité, ou ce qui se dit tel, croirait manquer à tous ses devoirs, si elle gênait tant soit peu la propagande des meneurs révolutionnaires, qui par leurs discours ou leurs écrits, l'ont poussé au crime et à la révolte. Les pauvres dupes sont considérées comme d'ignobles bandits; mais, les incendiaires de la plume et de la parole jouissent d'une grande considération dans la société dont ils sapent tranquillement les fondements. Bien mieux: lorsqu'une suffragette, condamnée à la prison pour des crimes qui, à toute autre époque lui auraient valu la potence, entreprend de se faire justice à elle-même, en se laissant mourir de faim, on s'empresse de la relâcher, afin que la société ne soit pas privée d'un si bel ornement.

En contemplant les belles ruines et les magnifiques désastres produits par sa bêtise, nous comprenons que notre époque se glorifie de sa sagesse, et méprise les âges de barbarie, qui, pour se diriger, croyaient avoir besoin du secoursde Dieu.

Notre époque, elle, n'a besoin ni de Dieu, ni de son secours. Chaque nation se civilise de plus en plus, dans la fraternité des révolutions sociales; et la paix universelle doit être maintenue inaltérable entre les diverses puissances, par les conférences et le tribunal de La Haye. Avec ce tribunal suprême et infaillible, la guerre est devenue une histoire du passé, dont on ne devra plus entendre parler à notre époque "de progrès et de civilisation."

Que depuis l'établissement de ce fameux tribunal, les guerres soient devenues plus fréquentes et plus sanglantes qu'elles n'avaient jamais été; qu'actuellement le monde entier soit en proie à une conflagration dont personne ne peut prévoir la fin, ça ne changera probablement rien à la bêtise de nos sages, ni à la stupidité de nos politiques, ni à la confiance des uns et des autres dans la perspicacité de leurs courtes vues.

De la bêtise moderne, délivreznous, Seigneur! Elle est si intense et si tenace, que vous seul, par un grand miracle, pouvez nous rendre l'intelligence et le bon-sens du moyen-âge.

Un Sauvage

Marche des événements dans l'effroyable guerre actuelle

Récit au jour le jour d'après les dépêches européennes jusqu'à date

JEUDI, 22 OCTOBRE

La flotte anglaise prend une part considérable au combat furieux que se livrent les Alliés et les Allemands le long de la côte belge, entre Ostende et Nieuport.

Ostende supporte tout le poids d'un bombardement continu.

Les vaisseaux mitrailleurs anglais ont même détruit le village de Seyer, sur le canal d'Ostende, où siégeaient les quartiers généraux de l'armée allemande dans les Flandres.

On rapporte que les Allemands évacuent à la hâte Ostende et se replient, partie sur Bruges, partie sur Thourout.

La bataille devient terrible dans les environs de Nieuport et de Dixmude, où se maintient nuit et jour un duel d'artillerie en règle, conduit par les aviateurs anglais et français. Les positions des Alliés cependant ne fléchissent point.

La garnison d'Anvers diminue tous les jours et les Allemands amènent vers Bruges, des renforts et leurs fameux canons de 42 centimètres (17 pouces). Dans la banlieue de la ville, les maraudeurs ont beau jeu, pillant et saccageant les malheureux citoyens laissés sans défense.

En France, la lutte se ralentit: les attaques partielles de l'ennemi sont repoussées avec avantage sur la ligne de front. Les légers engagements à Tricourt, à Albert, puis dans la région de Souzen, près de Reims, et à Malancourt, près de Varennes et à St-Mihiel, près de Verdun, contrastent avec l'intensité de la terrible bataille qui se poursuit en Belgique.

L'avantage des Alliés est partout signalé.

* * *

L'extrême-est du théâtre de la guerre présente des succès et aussi des revers aux armées russes. La bataille le long de la Vistule se continue d'une façon désespérée. L'offensive russe s'affirme par l'important succès qu'elle vient de remporter en refoulant les Allemands à huit milles de Varsovie.

Dans les environs de **Bloniseh** et de Prouschoff, **une terrible lutte** corps-à-corps est engagée au léger avantage des Russes.

Les Autrichiens ont réussi à déloger les Russes des Monts Carpathes en se rendant maitres de la Passe Jablonski, la dernière possession des Russes. Toute la Hongrie, d'après le bulletin officiel de Vienne, est libérée des ennemis. En Galicie les Autrichiens ont gagné du terrain, tout spécialement dans la Bukovine où ils se sont avancés jusqu'à Sereth. Ils ont repris aussi les hauteurs de Nizankowisch qui commandent la route de Lemberg.

D'un autre côté une dépêche de Varsovie relate que des groupes de prisonniers allemands **entrent continuellement** dans la ville, **et parmi** eux se trouve un général.

La Diete Prussienne qui siège en ce moment, autorise un emprunt de guerre de 375 millions.

Les usines Krupp refondent pour l'usage de l'armée 500 canons ennemis pris sur le champ de bataille.

Le grand chef indigène de la colonie allemande, Cameroun dans l'Afrique équatoriale, vient d'être exécuté pour avoir soulevé une rebellion parmi les indigènes contre les autorités allemandes.

A Lisbonne, en Portugal, les communications télégraphiques et téléphoniques sont interrompues. Une sédition promptement reprimée, exalta le sentiment populaire contre la cause des Alliés.

Les recrues du second contingent canadien s'enrôlent rapidement. De tous côtés l'on exprime le désir d'envoyer un plus grand nombre de volontaires **que ne le** requerrent les autorités de la milice à Ottawa.

VENDREDI, 23 OCTOBRE

Allemands et Alliés poursuivent dans les Flandres leur lutte désespérée, et l'avantage d'une victoire décisive n'incline ni d'un côté ni de l'autre.

La rivière Yser est le théâtre du combat le plus acharné. En dépit du feu meurtrier des vaisseaux anglais unis aux vaisseaux français, malgré la puissance des canons français qui ont une plus longue portée et déciment davantage les rangs, les Allemands ne reculent point; des troupes fraiches se présentent constamment pour combler les vides. De côté et d'autre, les ravages causés par l'artillerie sont terribles.

Les attaques allemandes entre Béthune, Bailleul, Armentières et Dixmude, atteignent une violence inouie. L'intensité du combat dans cette région et les pertes encourues, sont sans précédent dans l'histoire.

Les Alliés maintiennent, cependant, leurs positions et tiennent en échec la marche des Allemands sur Dunkerque, mais, pour le moment ils ne peuvent continuer leur mouvement offensif. Obligées de céder un peu autour de Lille les troupes alliées gagnent de légers avantages entre Arras et la rivière Somme.

A Zanterre, près de Verdun et à Pont-à-Mousson, elle remportent aussi des succès importants.

* * *

Les Allemands semblent affaiblir leurs lignes de bataille à la frontière suisse, pour concentrer toutes les forces vers le nord-est de la France, afin de s'emparer des ports de mer de la Manche. Leur objectif rencontre une résistance opiniâtre malgré tout le courage et toute l'énergie qu'ils mettent à réaliser leur plan.

Les Russes ont tourné l'attaque allemande sur Varsovie, en une retraite, puis une déroute complète.

Sur la frontière de la Galicie les Allemands se trouvent maitres de a Vistule, à l'exception d'une ligne partant d'Ivangorod à Kozielide. Tous les efforts Autrichiens pour traverser la rivière San au nord de Jaroslaw sont demeurés impuissants.

La rumeur s'accrédite sans confirmation cependant que Przémysl est tombée au pouvoir des Russes.

Les Autrichiens remportent des succès répétés au sud de la Galicie. Ainsi, ils ont repris la ville de Tchernowitz, capitale de la Bukhovine, détenue par les Russes, depuis le commencement de la guerre. Ils ont capturé aussi deux fortifications de campagne à l'est de Sambor, et se dirigent triomphalement vers Starasol, au sud ouest de Przémysl.

Au nord, sur la frontière russe, les Allemands ont repoussé les attaques des Russes près de Augustowo, et ont capturé plusieurs canons mitrailleurs.

Le croiseur allemand "Karlsruhe", en croisière dans l'Atlantique, a coulé jusqu'ici 13 vaisseaux de la marine marchande anglaise.

On rapporte que les chantiers maritimes de Kiel construisent en ce moment une flotille de petits croiseurs pour transporter les troupes en Angleterre. Trois sont déjà lancés et se dirigent lentement sur Anvers.

Le torpilleur allemand qui s'était échappé de la baie de Tsing-Tau, et avait gagné la haute mer poursuivi par les croiseurs japonais vient d'être capturé.

L'organe socialiste, à Berlin, le *"Voerwartz"* soutient contre toute la presse allemande, que les prétendues atrocités des soldats français et belges sont sans aucun fondement.

SAMEDI, 24 OCTOBRE

Les monitors anglais harcèlent avec succès le flanc de l'aile droite

(Suite en 2me page)

Marche des événements

(Suite de la 1re page)

allemande sur la côte belge. Les canons de ces cuirassés portent jusqu'à 14, et toute une bordée fauche les rangs ennemis, comme une moissonneuse dans un champ de blé.

Cependant, les Allemands ont réussi à endommager un de ces monitors, assez sérieusement. Les sous-marins allemands sont apparus et malgré que leurs attaques aient été repoussées, ils retiennent toute la vigilance des monitors, qui se verront ainsi forcés de ralentir pour un moment leur feu sur la côte.

Un détachement de matelots anglais munis de mitrailleuses tenta une incursion sur terre. Les tirailleurs allemands les surprirent aussitôt et les jetèrent à la mer: bien peu regagnèrent leur navire.

Nieuport demeure toujours le centre du combat le plus meurtrier. Grâce au secours effectif de la flotte anglaise, l'armée belge opère des raids audacieux dans la campagne, autour de l'Yser, où les retranchements allemands offrent une barrière quasi infranchissable.

D'un autre côté, à Dunkerque, l'invasion allemande s'accentue en des succès répétés, de même aussi à la Bassée, au sud ouest de Lille. Près d'Armentières, et dans la région de Langhemarcy, les troupes françaises remportent de légers triomphes. Ces variantes de succès et de revers constituent une des marques caractéristiques du gigantesque duel qui se poursuit sur la frontière franco-belge.

Sur le centre et la droite de l'immense ligne de bataille les positions françaises s'affermissent, malgré le répit un peu général qui domine les diverses opérations militaires de ce côté. Dans le district de Woevre cependant, l'offensive française atteint la forêt de Montmarte au sud de Thiaucourt, et la forêt de Le Prêtre au nord de Pont-à-Mousson.

Par une conséquence inévitable de la guerre, le nombre des sans travail, en Allemagne, augmente d'une façon alarmante. Les unions allemandes affirment que plus de 500,000 hommes ne peuvent trouver de travail. Pour 100 positions vacantes, 200 à 3000 personnes se présentent à Berlin, à Breslau, à Trompport: 350 à Bremen, 492 à Leipsig, et 629 à Dresden. Des rumeurs sinistres courent partout et le peuple se décourage:

Les victoires russes à Varsovie et Ivangorod redonnent de l'activité aux attaques offensives de l'armée russe en Prusse, en Pologne et en Galicie. En face de Sandomir, ils maintiennent les Allemands en échec, et du côté de la rivière San, ils réparent leurs défaites de ces jours derniers. Les Autrichiens se voient acculés à une retraite forcée au sud de Przémysl. A Przémysl même, les Russes ont fait 2,000 prisonniers autrichiens.

On croit que le croiseur allemand "Emden", qui s'est illustré à couler des navires ennemis dans des randonnées audacieuses à travers l'Océan Pacifique, vient d'être mis hors de combat.

La flotte australienne se montre active à s'emparer des colonies allemandes dans l'Océan Pacifique et à poursuivre avec acharnement les croiseurs allemands.

Un don de $20,000, fruit de souscriptions volontaires au Canada, est envoyé au ministre belge au Havre, pour secourir les malheureuses victimes de la guerre, en Belgique.

Le navire de guerre japonais, "Hazen" capture, au large de Honolulu, un petit vaisseau allemand qui venait des Iles Marshall.

LUNDI, 26 OCTOBRE

La bataille de l'Yser n'est plus l'assaut furieux d'une armée qui lutte contre un mur de fer, mais c'est bien la charge impétueuse de tout un peuple exaspéré qui se lance à la conquête d'une nation trois fois rivale. Le conflit dans les Flandres est donc d'une importance vitale pour l'Allemagne.

Les Alliés multiplient leurs efforts pour battre en brèche la formidable masse des troupes teutonnes. L'Allemagne leur offre en ligne de bataille ses meilleurs soldats, en partie des vétérans et des volontaires, appelés aux armes durant la dernière quinzaine, aussi ne s'émeut-elle pas des sacrifices énormes de soldats, pourvu que la bataille aboutisse à une issue favorable.

Sous cette pousée formidable, les derniers retranchements des Belges sur l'Yser durent céder, et les Allemands envahissent désormais la campagne entre Nieuport et Dixmude. C'est un succès qui relève le moral de la droite allemande, affaiblie après les revers de ces derniers jours autour d'Ostende; cependant la route sur Calais et Dunkerque ne lui est pas ouverte et encore moins, assurée.

Les positions belges à Nieuport et à Dixmude se maintiennent tandis que les troupes françaises, reretranchées à Ypres poussent de l'avant jusqu'à Roulers, menaçant de couper la droite allemande. L'artillerie des Alliés contribue grandement, par les positions avantageuses qu'elle occupe, à tenir en échec la marche des Allemands.

La campagne autour de Dixmude présente une scène d'une horreur indescriptible. Les routes jonchées de cadavres sont couvertes des débris de moteurs mutilés, de batteries brisées et de canons démontés. Les terribles obusiers sèment partout la terreur et la désolation. Les villages en flammes rougissent le firmament. De malheureux paysans entourés de leur famille éperdue, errent, ça et là, affolés, terrifiés se frayant un passage à travers les éclats d'obus. Que de malheurs, cette affreuse guerre accumule sur le vaillant peuple belge!

La flotte anglaise, à l'aide de ses monitors, bombarde les faubourgs d'Ostende: la rumeur circule que la ville est évacuée, les Allemands en se retirant vers Bruges ont fait sauter les quais. La garnison d'Anvers diminue tous les jours et des milliers d'ouvriers travaillent fiévreusement à relever les fortifications, afin de protéger la retraite des armées advenant une défaite complète, dans les Flandres et dans le nord de la France.

Les troupes françaises gagnent dans l'Argonne. Elles ont accupé un point stratégique important et fortifié le village de Melzicourt, et elles empêchent ainsi la jonction de l'armée du Kronprinz cantonnée dans la forêt de Varennes, avec l'armée du Duc de Wurtemberg qui après la bataille de la Marne a retraité jusqu'au côté ouest de l'Argonne.

Que les Français tiennent en main cette clef de sureté, et l'armée du Prince Héritier restera séparée du reste des lignes allemandes au milieu de montagnes abruptes dans une position difficile et rendue encore plus ardue par des attaques incessantes des chasseurs alpins.

Un aviateur français a failli tuer le Prince héritier en lançant une bombe sur la maison où le Prince tenait ses quartiers-généraux, à Révigny, situé à 12 milles de Vitry le-François: 15 officiers furent tués et 22 autres blessés.

La nouvelle est confirmée que le généralissime Von Moltke a été relevé de ses services par le Kaiser et remplacé définitivement par le général Von Falkenhayen.

La retraite des Allemands à l'ouest de Varsovie se continue toujours devant les poursuites incessantes de l'armée russe. Ils furent délogés de Lowicz, Shierniewice et Rawa, à la pointe de la baïonnette et ils durent même évacuer Lodz.

Près de Radom, les Russes rencontrèrent une résistance désespérée. Les troupes allemandes et autrichiennes combinées occupent des positions retranchées dans la Pologne Russe, tout le long de la Vistule, sur la frontière galicienne.

L'armée russe poursuit sa campagne agressive contre deux redoutables adversaires. De nombreux renforts du Caucase, de la Sibérie et du Turkestan sont venus grossir les rangs et accélérer la marche offensive.

Au sud de Solce, les Autrichiens ne furent résister à l'invasion russe qui traversa la Vistule et les repoussa jusqu'à la rivière San. Toute une colonne autrichienne débouchant des Monts Carpathes fut anéantie à Dolina.

Les opérations austro-serbes aboutissent jusqu'ici à l'avantage des troupes serbes, unies aux Monténégrins. Toutes les attaques autrichiennes sur Gutchevo, Mitrovitz et dans la direction de Belgrade ont complètement failli. Sur les autres points du conflit, les positions demeurent les mêmes.

La presse allemande à Berlin, publie la liste suivante des prisonniers de guerre:

	Officiers	Soldats
Français	2,472	146,987
Russes	2,163	104,524
Belges	547	31,378
Anglais	218	8,869

MARDI, 27 OCTOBRE

Les Allemands ont tenté un effort désespéré pour traverser l'Yser, en Belgique. D'après les ordres formels du Kaiser, il leur fallait franchir ce canal dut-il leur en coûter 10,000 hommes.

Cinq mille soldats s'élancèrent bravement à l'assaut: dès qu'ils apparurent les Belges tirèrent presqu'à bout portant. Un moment retenus, les Allemands continuèrent quand même leur marche, franchirent l'Yser, et vinrent se jeter dans les bras de la mort, au milieu des tranchées ennemies. Ce coup d'audace n'obtint aucun résultat pratique, l'ordre du Kaiser fut exécuté mais tous restèrent sur le champ de bataille.

Les retranchements belges dans la campagne de Furnes ont reçu de nombreux renforts des Alliés, pour arrêter la marche des Allemands sur Dunkerque et Calais. La prise de ces deux ports ardemment souhaitée par l'Allemagne, fait le point de mire des opérations allemandes dans les Flandres.

L'offensive française continue sa marche au-delà d'Ypres et de Roulers, refoulant l'ennemi sur son passage.

Près de Nieuport, le duel d'artillerie devient de plus en plus meurtrier entre la flotte anglaise et l'armée allemande.

Dans la région de Soissons et de Berry-au-Bac, les artilleurs français ont ouvert un feu terrible sur les positions ennemie: plusieurs batteries allemandes, réduites au silence, furent complètement désemparées.

La droite française opérant près de Nancy a culbuté l'ennemi entre la forêt de Bézang et de Parrey, et dans un vif mouvement d'offensive, elle a bouté les Allemands hors de la frontière, non sans lui avoir infligé de lourdes pertes.

La flotte anglaise s'attend à une attaque de la flotte allemande, au large de la côte de la Belgique et se prépare à agir en conséquence.

Le plus grand optimisme règne en France: on parle même de ramener le siège du gouvernement à Paris. Le moratorium, sensiblement modifié, remet les conditions financières du pays dans leur état primitif.

Les Russes continuent leur marche agressive au sud de la rivière San et de Przémysl, tandis que dans le nord en Prusse, leur invasion constante force la population civile de se réfugier plus à l'intérieur.

Vienne soutient que les Serbes furent repoussés à Vischegrad et forcés de repasser la Drina.

MERCREDI, 28 OCTOBRE

La rebellion sud-africaine, un moment reprimée par la défaite de Maritz à Kakamas, reprend un regain d'activité, par l'intervention des deux généraux DeWet et Byers qui par la force armée proclament l'indépendance de l'Etat libre d'Orange et du Transvaal Ouest.

La situation devient sérieuse. On se rappelle que lors de la guerre sud-africaine, le général DeWet, à la tête de la cavalerie bœr a donné du fils à retordre aux Anglais. Les autorités anglaises avisent toutefois aux moyens d'énergique répression.

Le combat en Belgique se poursuit toujours avec une férocité sans égale. Les obusiers et les mitrailleuses opèrent les ravages terribles. A l'est d'Ypres, les Français ont mis en retraite les Allemands et les ont poursuivi jusqu'à quinze milles de distance. Les lignes ennemies furent occupées et des milliers d'Allemands faits prisonniers.

Les Allemands, dans les différents combats d'Ypres à Nieuport, ont subi des pertes énormes: 16 000 soldats furent tués et 30,000 blessés.

Les obusiers de 42 centimètres, ramenés d'Anvers, sont arrivés à Bruges: les Allemands vont probablement s'en servir contre la flotte anglaise qui bombarde le flanc de leur droite à Ostende et à Nieuport

L'Allemangne se montre mécontente de son alliée l'Autriche, et et celle-ci lui rend la pareille. Chaque défaite est l'occasion de blâmes réciproques. Un major allemand a été jusqu'à dire que "les Autrichiens, loin d'être de vrais soldats ne sont qu'un troupeau de moutons. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de retraiter." Il pourrait en dire autant des hordes teutonnes.

Les succès ont fini de sourire aux Allemands en Pologne Russe. Les nouvelles d'aujourd'hui confirment la prise de Lodz, point stratégique important à l'ouest de Varsovie. Radom a été repris après un combat meurtrier; les Allemands ont été culbutés avec de lourdes pertes.

Les chances d'une invasion heureuse des troupes allemandes en Russie s'évanouissent. L'hiver rigoureux qui sévit de bonne heure dans ces contrées est encore plus meurtrier que le fer et l'acier. Napoléon y vit palir son étoile.

En Galicie, la lutte est ardente et les Autrichiens tiennent les Russes momentanement en échec. Le bombardement de Przémysl se poursuit cependant avec vigueur.

L'Italie envoie ses croiseurs à Avonla, en vue de protéger ses intérêts en Albanie, menacés par le semeur de troubles Ismael Bey.

Les croiseurs japonais ont repoussé les attaques des vaisseaux de guerre allemands dans la baie de Tsing-Tau, et un bombardement en règle s'ensuivit sur mer et sur terre.

En dernière heure une dépêche de Londres annonce que les Allemands retraitent sur toute la ligne depuis la Bassée jusqu'à la mer.

Pour le Christ et pour la France

L'union

Une cérémonie de protestation et de réparation à l'occasion de l'attentat teuton contre la basilique de Reims eut lieu il y a quelques jours à l'église Ste Clothilde de Paris.

Mgr Baudrillart prononça le discours de circonstance dont nous citerons ici la conclusion et l'éloquent appel apostolique qu'il renferme: "...Oui, Notre-Dame de Reims avait une âme.

"C'est cette âme qui priait, il y a quelques jours, pour la France envahie, qui élevait vers le ciel les bras suppliants de ses tours et le regard plein de lumière de ses vitraux. C'est cette âme qui, suivant la belle expression d'un écrivain, lorsque les premiers obus lui firent présager la mort prochaine, se recommanda à Dieu. "

C'est cette âme qu'ils voulaient atteindre, ceux qui s'acharnèrent contre le corps de beauté, l'âme catholique de la France. Et, sans doute, ils ont pensé la tuer.

Mais ils se sont trompés. Du bûcher homicide, la vie peut sortir. N'est-elle pas sortie du bûcher de notre Jeanne d'Arc? A Rouen aussi, l'ennemi d'alors avait bien espéré faire périr avec Jeanne d'Arc la patrie française renaissante, et pourtant du bûcher de Rouen elle s'élève mille fois plus vivante, mille fois plus vigoureuse. Ainsi en sera-t-il du bûcher de Reims.

Sous une forme nouvelle se refera l'œuvre sacrée de saint Remi: l'union des races de France, l'union des intelligences, l'union des cœurs, l'aspiration de tous vers un même idéal.

L'union des races de France, oh! comme elle s'affirme en ces jours! Un illustre historien, qui est aussi un grand et noble cœur, la constatait ces jours-ci mêmes, en termes éloquents, sur la tombe de deux vaillants: "Normand et Basque, Flamand et Breton, Lorrain et Gascon, n'importe, c'est la France!"

L'union des cœurs, elle s'est faite aussi en face de l'ennemi commun! Quelle trève entre les partis! Quelle unanimité! Tous n'ont qu'un désir, qu'une passion: le salut de la France qu'ils chérissent.

L'union des intelligences est et sera toujours chose plus difficile. Saint Remi l'avait établie sur l'unité des croyances, et il n'y a pas, je l'ai montré, de lieu plus fort. Mais, après tant de luttes doctrinales, tant de systèmes présentés aux esprits, tant de difficultés entassées depuis quatre siècles sur le chemin de la foi, il faut reconnaître qu'une telle unité ne sera pas de longtemps possible, et nul ne songe à l'imposer. Etablissons donc l'union de nos esprits sur une sage liberté, respectueuse des convictions d'autrui. Mais souhaitons aussi, mes frères, que tous entendent l'appel qui sort des grandes réalités d'aujourd'hui, la leçon de la vie chaque jour exposée, la leçon de la mort chaque jour présente, la voix de tous ceux qui, dans ces heures tragiques, reviennent spontanément à Dieu, voix de nos soldats, voix de paysans, voix de nos ouvriers, voix des mères et voix des épouses. Ils sont émus, déjà, beaucoup de ceux qui ne croyaient qu'à leur intelligence et ne se plaisaient qu'à ses labeurs ou à ses jeux. Oh! laissez-vous émouvoir encore davantage! Vous n'en serez ni moins savants ni moins intelligents. Vous aurez simplement senti et reconnu qu'il y a des vérités auxquelles n'atteignent pas toutes seules la science et la raison, mais que tout notre être moral appréhende d'instinct lorsqu'il est mis en présence de ce qui le touche dans ses fibres les plus intimes.

O saint Rémi, protecteur de la France; ô Marie, qu'avec plus de ferveur que jamais nous invoquons aujourd'hui sous le nom de Notre-Dame de Reims, aidez-nous à réaliser pleinement cette union sacrée! Aidez-nous à la maintenir!

Mes frères, une gracieuse et touchante coutume marquait, à Reims, à fin de la cérémonie du sacre. Des oiseleurs lâchaient dans l'église une multitude de petits oiseaux, qui, délivrés de leur prison, prenaient joyeusement leur vol vers les hautes voûtes et les étincelantes verrières, symbole des grâces que le nouveau monarque allait répandre sur son peuple et de la vraie liberté dont il entendait le faire ouijr. Petits oiseaux de Reims, aujourd'hui les voûtes crevées par les obus et les verrières brisées ne vous retiendraient plus. Allez, allez vers l'Est, jusqu'à l'autre cathédrale, jusqu'à la flèche, blessée jadis, elle aussi, par les canons allemands; allez saluer les grands oiseaux d'Alsace, les cigognes de Strasbourg! Dites-leur que ce n'est pas en vain que coule le sang de France et que pleurent les mères, que l'heure de la délivrance est proche et que bientôt le barbare sera châtié d'autant plus durement qu'il aura tenté, dérisoire entreprise, de rendre, aux yeux des hommes, Dieu lui-même complice de ses sacrilèges forfaits. Dites-leur que le crime de Reims a rajeuni le pacte de saint Remi, bien loin de l'anéantir, et que la France, après avoir rassemblé tous ses enfants, va reprendre sa marche vers l'immortel idéal qui fut le sien et qu'elle montrera comme l'étoile du salut à l'Europe libérée.

Les responsabilités de la guerre

Adressant le parole à un pèlerinage de supplication à la bienheureuse Jeanne d'Arc, dans l'Eglise Notre-Dame de Paris, le P. Janvier s'est écrié:

"Ce n'est pas nous qui massacrons les vieillards, les femmes, et les enfants: ce n'est pas nous qui achevons les blessés: ce n'est pas nous qui incendions les villes; ce n'est pas nous qui avons détruit Louvain et Malines; ce n'est pas nous qui faisons fi de notre parole... Honneur à vous, soldats français, vous n'avez pas tué les femmes qui, armées comme des belligérantes, tombaient entre vos mains, vous n'avez pas jeté les blessés dans les fleuves pour vous faire des ponts de leurs cadavres, vous ne les avez pas achevés, mais, disciples de la noble Pucelle, vous avez eu pitié de leur souffrance, vous avez partagé avec eux votre pain, vous les avez confiés à nos brancardiers, à nos médecins, à nos infirmières, qui animés du même sentiment que vous, les pansent aujourd'hui et les soignent comme leurs propres frères comme leurs propres enfants.

Bientôt, je l'espère vous poursuivrez jusque chez lui l'envahisseur. Quand vous serez victorieux, vous n'userez pas de représailles, vous ne confondrez pas la guerre avec le brigandage, vous n'immolerez ni les vieillards, ni les prêtres, ni les enfants, vous, vous ne brûlerez pas la bibliothèque de Nuremberg, vous ne bombarderez ni la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, ni la cathédrale de Cologne, vous imposerez silence à l'esprit de vengeance, pour écouter l'esprit chrétien et chevaleresque qui enflamme le courage à l'heure de la bataille et inspire la miséricorde et la pitié après la victoire.

Alors la justice satisfaite unira sa voix à la voix de notre prière, son cri déchirera la nut et atteindra en plein cœur celui qui a établi ses lois."

Le courage des Belges

M. Hawking, beau-frère du général Botha a été profondément impressionné par la magnifique bravoure des Belges qui, depuis le roi jusqu'aux nouvelles recrues, se battent avec une suprême **énergie.**

Le roi était si fatigué, après cette bataille, qu'il s'est endormi près du chemin où le narrateur causait avec son secrétaire.

Durant ces dernières semaines, dit M. Hawking, le roi a été réellement l'âme d ela résistance belge. Il est continuellement resté sur la ligne de combat, devant Anvers, et son exemple s'étend à tous. C'est lui qui a continuellement refusé toutes les offres allemandes. C'est une figure romantique comme celles des monarques du moyen âge.

Le petit blessé

Le petit blessé est un écolier, en effet, un enfant encore: quinze ans. Il était garçon de ferme. Le désir de taper sur les Boches le dévorait. Il se sauva, fila vers Senlis, rencontra des chasseurs alpins qu'il suivit en leur proposant de faire leurs commissions, puis, il osa demander un fusil.

On aperçoit les Boches. On se bat, le petit gas ramasse un fusil et s'en donne, s'en donne tellement que tout à coup, en se tournant, il s'aperçoit qu'il est tout seul. Alors il se replie, en bon ordre.

Un régiment de ligne l'acceuille avec son fusil, lui permet de se glisser dans le rang.

A la bataille de la Marne il charge à la baïonnette: Dans les tranchées allemands, il bourre de coups de pieds les Allemands qui font les morts.

A la bataille de l'Aisne il pénètre dans un grenier où se trouvent sept Boches endormis. Il se cache derrière un tas de paille et tire un coup de fusil en l'air. Les Allemands se réveillent effarés; il se montre alors baïonnette au canon et intime l'ordre aux Allemands de descendre. Ceux-ci se rendent sans résistance et il les remet aux mains des soldats français.

Qu'a-t-on donné pour récompense à ce gosse héroïque, dont le nom est Jean Châtain? Quelque chose de magnifique: un véritable pantalon rouge, pour retourner au feu en véritable soldat. Et il est si pressé de mettre ce pantalon rouge, si pressé de repartir, qu'il ne veut pas avouer que la balle reçue dans l'épaule droite lui fasse mal le moins du monde.

DEMANDE D'EMPLOI

BOULANGER. —Bon boulanger canadien français demande une position dans la Saskatchewan ou l'Alberta. S'adresser à P. Blanchet, Yorkton, Sask.

FEUILLETON DU PATRIOTE No. 4

Le Capitaine Rex

Par ROGER DUGUET et GEORGES THIERRY

(*Suite*)

Et avec un singulier regard, en attirant le roi des airs à l'écart:

—Nous verrons d'abord votre appareil... Quant à l'autre affaire dont je vous ai entretenu, nous aviserons ensuite. Veuillez seulement consulter votre fille de ma part, colonel Aglarès!

—Le fourbe! grommela le colonel entre ses dents, lorsque le major se fut éloigné.

Cependant l'auto, première cause de l'accident, les emportait à leur tour vers les *Glaïeuls*, et Reine, après avoir pris les nouvelles, consolé son père, relevé son courage, racontait son aventure. Elle exaltait l'intrépidité de celui qu'elle appelait son sauveur. Les menaces de l'heure et le souci de la guerre prochaine ne comptaient plus au prix de cet émoi.

—Daniel Conty! avait cependant murmuré le colonel en fronçant ses terribles sourcils gris.

—C'est mon ami, confiait Jacques: c'est lui que je venais voir à Viroflay.

Et sur les instances pressantes de Reine, il vantait à son tour les qualités brillantes du jeune officier, ses travaux, leur longue amitié.

Les sourcils du colonel se fronçaient de plus en plus; il jetait sur sa fille des regards attristés, et il allait interrompre avec brusquerie ce panégyrique à deux voix, lorsqu'on arriva à la villa des *Glaïeuls*.

Il n'avait été question en chemin que de Daniel, sauf le temps que Laura Davesne, la sœur de lait, devenue la compagne et l'amie de Reine, avait mis à rappeler le rôle moins brillant, mais héroïque aussi, d'Yves Guiheu dans l'accident de tout à l'heure.

A peine descendus de voiture et pendant que les deux jeunes filles montaient à leur chambre, le colonel entreprit le jeune officier de marine. Il n'avait plus une minute à perdre. Hans Staub ne tarderait pas à reparaitre; et l'angoisse du malheureux père, ses répulsions, le combat qui se livrait encore en lui, tout contribuait à précipiter sa résolution, à le faire passer par-dessus les formes ordinaires et l'étrangeté même de sa démarche.

—Jacques, dit-il en prenant les mains du jeune homme dans les siennes et en plongeant son clair regard dans les yeux de Frézal, tu sais, n'est-ce pas, que je t'ai toujours aimé comme l'un de mes enfants?... Veux-tu me rendre le plus grand des services?

—Mais, colonel... comment pouvez-vous douter?

—Tu n'ignores pas, Jacques, que la guerre nous menace, que la mobilisation est commencée déjà, qu'il me faudra partir sans doute... Ma fille va rester seule.... Tu m'avais parlé souvent de projets, d'espérances... L'aimes-tu toujours?

—Mais... sans doute... mon colonel.

La surprise déconcertait Jacques Frézal, et la froideur de ses réponses interloquées surprenait à présent le vieux soldat. Celui-ci continua pourtant:

—Je puis mourir dans la mêlée prochaine, et il me serait doux de savoir avant de quitter les *Glaïeuls* le sort de ma fille mieux assurée. Jacques, s'il est vrai que tes desseins n'aient point changé, je suis prêt à t'accorder sa main.

—Colonel... mais... vous m'aviez interdit de parler jusqu'à présent à Melle Reine. Vous êtes-vous donc informé de ses sentiments?

Et il interrogeait cette fois du regard, avec un sincère désir, sinon avec une bouillante impatience:

—Ecoute, fit le colonel... C'est à toi de t'assurer tout de suite de l'assentiment de Reine. Il le faut. J'ai besoin de sa réponse à l'instant.... Car, tu le comprends, mon enfant, ce n'est pas sans raisons graves et pressantes que je te jette ainsi une lancée à la tête. Je suis son père! Mais un homme, ce major Hans Staub, m'a demandé ma fille tout à l'heure.

—Hans Staub!

—Lui-même. Et ce coquin tient dans sa main des intérêts plus grands et meilleurs que nous tous, que nos peines elles-mêmes, nos affections et nos délicatesses. Je t'expliquerai ceci plus tard. Je dois encore le ménager. Non pour moi, mais pour la France! J'immolerai à mon pays jusqu'à ma fierté... La patrie ne demande pas toutefois de sacrifices répugnants: je garde ma fille et mon honneur... Seulement, je voudrais avoir au moins une excuse auprès de cet Allemand, lui dire par exemple, sans mentir, que Reine a engagé ailleurs sa parole, qu'elle est fiancée: et c'est à toi que j'ai toujours désiré qu'elle le fût, tu le sais bien, Jacques. Je viens à toi dans ma détresse comme à mon fils déjà...

De grosses larmes roulaient dans les yeux du colonel, et Jacques, bouleversé, était sorti cette fois de son engourdissement et de sa stupeur. Il comprenait enfin. Il entrait de plein cœur dans ce drame intime. Et si d'indiscrètes ardeurs n'avaient pas jusqu'alors inspiré à son amour trop d'instances, la pensée d'un odieux rival réveillait tout à coup son énergie et ses espoirs. Il répétait, lui aussi, avec une colère et une indignation croissantes:

—Hans Staub... Il a osé... Ah! le misérable...Oui, colonel, il faut que je parle à Reine. Il le faut!... Et merci, merci, merci!...

Un coup de sonnette violent les fit tressaillir.

C'était le major qui revenait.

—Trouve-la, continua précipitamment l'officier. Moi, je vais recevoir ce personnage... Dis à ma fille que je n'aurais jamais osé pour ma part lui parler de cette canaille, mais qu'il me serait doux d'embrasser avant de partir mes deux enfants... Jacques, à tout à l'heure!

Un sourire était revenu sur ses vieilles lèvres émues, Jacques Fré-

Sur une tombe...

Physiquement, il avait bien le type de notre race, un blond, timide, lointain, aux yeux bleus pleins de lumière et de bonté.

Personne ne savait mieux que lui se faire aimer des petits Montmartrois. Quand il paraissait dans la cour grise de ce patronage saint Jean, auquel il avait consacré sa vie, c'était le rayon de soleil qui entrait.

Dehors, il s'éteignait, ne demandant rien au monde que la paix. Et en voyant monter dans les petites rues qui s'accrochent à la Butte, ce jeune homme élancé de vingt-cinq ans, entre son frère aîné et l'autre encore saint-cyrien, combien peu se doutaient de l'héroïsme, presque de la sainteté qui passait...

* * *

Il était venu me dire au revoir, le soir de la mobilisation; il partait, ses trois frères et lui.

Il était grave, mais je lui donnai une accolade pleine d'espérance. Dieu ne permettrait pas qu'un pareil aide soit enlevé à ma populeuse paroisse... André Demarne aurait autour de lui la protection de tant de prières!... tant de petites mains, le soir, dans les humbles logis, se joindraient pour le sauvegarder.

Il écrivit assez souvent, sur des cartes... une phrase rapide, au passage d'un bureau de poste.

Sa dernière lettre est datée du 4 septembre, elle vient de B (M.-et-M.):

Depuis une quinzaine, nous avons chaque jour des canonnades terribles. Un seul combat très dur, très court dans la nuit du 2 au 3 septembre. C'était le vrai baptême du feu! A ce moment, je me suis rappelé vos dernières paroles, et, vraiment, vous auriez été content de moi. Le canon déprime davantage, car on reste terré des journées entières, sans se montrer, et sans pouvoir répondre. Je m'étais avancé avec le * jusqu'à II. à quelques mètres de la frontière d'Alsace, dont j'apercevais les belles collines bleues. Quelle tentation à laquelle il faut résister des journées entières! Soyez mon interprète, cher Monsieur le curé, auprès de mes bons petits du patronage qui, tous, m'écrivent à qui mieux mieux. Dites-leur que ma pensée, même sous la mitraille, est bien souvent à cette chère paroisse de Montmartre où m'attachent tant et de si doux souvenirs.

* * *

Après cette lettre, il y eut un long silence. On ne s'en inquiétait pas outre mesure, tant de familles étant exactement dans notre cas.

Hélas! ce silence avait sa funèbre raison!...

Une lettre arriva: c'était celle d'un camarade:

...J'avais connu, l'an dernier, au camp de Mailly, un charmant garçon, André Demarne, docteur en droit, habitant Montmartre. Nous nous étions retrouvés, le 3 août, au départ de Paris, et, depuis, unis par la même foi religieuse et patriotique, nous avons chaque jour combattu côte à côte. Cette joie m'est désormais refusée...

Le 7 septembre, mon pauvre ami a été très grièvement atteint par un éclat d'obus, et il fallut presque aussitôt battre en retraite, laissant 25 morts et 120 blessés sur 250 hommes. Avant de quitter mon ami, je l'embrassai. Il me demanda son chapelet, fit son acte de contrition, et d'un geste inquiet pour moi, me montra les Prussiens qui accouraient de partout.

Je partis moi-même sous une grêle de balles.

Mais, quatre jours après, nous sommes revenus sur le même champ de bataille. J'ai cherché et retrouvé André Demarne, il était mort, les mains jointes. Je l'ai enterré pieusement, et placé sur lui et sur ses camarades une croix de bois, portant le nom de chacun. Un prêtre a dit les dernières prières, et je leur ai à tous tourné la face vers l'Est, afin, qu'au travers de leurs yeux morts, leurs âmes puissent voir l'armée allemande s'enfuyant en désordre sous les rafales de nos obus.

André Demarne repose donc maintenant en terre chrétienne, entre Gellenoncourt et Courbesseaux. C'est là que ses amis pourront aller prier.

* * *

Quelle perte!... m'écrit un de mes vicaires soldat, *si les Allemands en tuent beaucoup comme celui-là, ils auront fait un mal terrible à la France!...*

Tout à l'heure, le père d'André vient de m'apporter une autre lettre trouvée dans les papiers de son fils. Elle commence ainsi:

Si vous recevez cette lettre, c'est que je serai mort: j'aurai comparu devant Dieu, en qui je mets toute ma confiance. Mais je ne veux pas partir sans que mes petits du patronage sachent à quel point ma vie leur était consacrée...

Suivent des adieux émouvants et des recommandations touchantes...

Et tout en regardant ces lignes écrites au crayon, sur un sac, dans la tranchée, je pense que la main qui les traça est desséchée à jamais, et que le cœur si ardent ne bat plus dans la poitrine déchirée du soldat.

Mais je pense aussi que mon vicaire a tort! Le sang répandu garde toujours sa fécondité! De là-haut, les morts de la patrie nous continuent leur aide... André Demarne me verra demain réunissant les enfants du patronage et leur lisant sa lettre d'outre-tombe... il verra les larmes au fond de leurs yeux, les résolutions absolues au fond de leurs cœurs. Même les simples lettres de son nom flamboieront aux humbles murs de la chapelle, et redressera sur la route du devoir...

Et, comme on dépose des fleurs sur une tombe, je dépose, chers ami, ces quelques pauvres lignes et toute ma prière sur la terre sainte où vous reposez, terre vivante, terre de martyrs, terre où tant de larmes se mêlent à tant de sang...

PIERRE L'ERMITE.

Une messe sous les obus

Récit d'un témoin

L'aumônier d'une formation voisine étant venu, des blessés lui demandèrent de dire la messe. Le lendemain se trouvant être un dimanche, l'aumônier leur promit de célébrer l'office.

L'autel fut dressé sur une table à pansements, surélevée à l'aide d'une caisse renfermant les appareils à fracture, le tout recouvert d'un drap d'hôpital. Sur l'autel improvisé, des bouquets de fleurs furent placés dans des vases faits de culots d'obus allemands.

L'aumônier officia, assisté par un prêtre soldat, caporal infirmier à l'ambulance. Durant toute la célébration de la messe, à laquelle assistaient plusieurs officiers du génie et tous les officiers de la formation, le canon ne cessa de tonner; des obus tombèrent à moins de cent mètres. Minute poignante qui ne troubla ni l'aumônier, ni le prêtre en pantalon rouge qui le servait. Scène impressionnante et inoubliable pour ceux qui la vécurent, à la fois par sa grandeur et sa simplicité.

Ce n'est pas le même idéal d'honnêteté!

Un soldat français, un cycliste qui, monté sur sa machine, tire des shrapnells à volonté, a tué l'autre allemand, sur lequel il a trouvé un portefeuille contenant 1.200 marks, et un testament.

Notre Français a pris les pièces, il s'est muni aussi du jeton d'identité de l'Allemand et, muni de ces indications, il a renvoyé le tout au maire de Feldbach, le pays du mort.

Simple trait, entre tant d'autres, qui oppose aux voleurs et aux pillards allemands nos Français d'une honnêteté si simple qu'ils rougiraient d'en être félicités.

Première communion et confirmation de blessés français

Le *Nouvelliste de Bordeaux* raconte que deux zouaves, l'un tunisien, l'autre algérien blessés dans un combat près de Meaux et soignés à Bordeaux viennent de faire leur première communion et de recevoir la confirmation.

Le blessé tunisien, témoin des faits admirables pratiqués par la haute charité de Mgr Marbeau, avait pu concevoir ce que verse de bienfaits aux âmes souffrantes, la pratique du catholicisme.

Baptisé, mais élevé dès l'enfance quelque peu au hasard d'une existence nomade, ses principes religieux ne lui laissaient que de bien lointains et de bien pâles souvenirs! Il demanda à être instruit sur les vérités catholiques.

Il convertit ensuite son camarade d'hôpital, le jeune zouave algérien.

Le cardinal Andrieu leur a administré à tous deux le sacrement de confirmation et leur a fait faire leur première communion.

zal, resté seul dans le grand salon des *Glaïeuls*, continuait de gronder:

—Non, non! Celui-là du moins ne l'aura pas... Pauvre Reine, si fière, et si noble et si belle... Je le tuerais plutôt, ce misérable Juif!

IV

L'AÉROPLANE AGLARÈS

Cependant, le major et le colonel étaient allés jusqu'au hangar, où l'aéroplane Aglarès reposait à l'abri des bourrasques.

Hans Staub semblait avoir recouvré sa belle humeur; mais une résolution implacable se lisait à présent dans ses regards.

Il examina avec avidité l'appareil.

C'était une sorte de double ballonnet, soutenu par deux antennes d'un aune clair, allongées sur les supports. On eût dit d'un énorme insecte, d'un coléoptère géant, guettant du fond de son trou sa proie, avant de prendre son vol. A l'arrière, en forme de nageoire, flottait le gouvernail. Un moteur puissant et léger battait dans le corselet.

Le colonel, sans enthousiasme, commença d'en expliquer le mécanisme.

L'aéroplane, du type cellulaire, grâce à son empennage spécial, avait acquis une stabilité parfaite l'armeture en bois de frêne avait permis de réduire le poids total de l'appareil à 300 kilos, et la vitesse moyenne, dans les essais, avait toujours dépassé 50 kilomètres à l'heure....

Et le malheureux, repris tout à coup par l'enthousiasme de ses longs travaux, par l'évidence de son triomphe sur le plus capricieux des éléments, s'excitait peu à peu, oubliait son découragement, se reprenait à espérer d'émouvoir le cerveau, sinon le cœur de cet homme, qui peut-être, malgré ses bas instincts ne voudrait pas commettre envers sa seconde patrie, comme envers la première, une forfaiture en la privant de ce merveilleux engin.

—Et désirez-vous voir l'oiseau au vol? demandait-il.

Ils montèrent dans l'étroite nacelle. Le colonel pressa sur un bouton. L'aéroplane glissa sur deux roues minuscules et vint se disposer dans l'étroit palier qui s'étendait devant le hangar.

De là, d'un seul essor, sans élan, sur place, il s'éleva. Le double corselet, gonflé à l'hydrogène pur, suffisait à enlever tout le système; le moteur au gaz d'éther faisait le reste.

—Et nous pouvons emporter ainsi dans les airs plus de 1000 kilos d'explosifs, qui suffiraient à détruire une armée! affirmait orgueilleusement le colonel.

Ils avaient dépassé la cime des arbres les plus hauts et voguaient en plein ciel. Les ballonnets élévateurs, distendus par le gaz, les emportaient par delà les nuages. Les hélices tournaient avec un ronflement puissant et sourd. Les antennes s'agitaient de droite et de gauche. La guêpe gigantesque semblait se faire un jeu de poursuivre là-haut et de rattrapper les hirondelles au vol. Piquant contre le vent, décrivant une série de courbes savantes, montant, redescendant, déployant tous ses moyens d'action, l'aéroplane Aglarès planait sur Viroflay.

Le colonel voulut même manœuvrer le canon électrique. Il indiqua le but sur un **coteau désert.** Grâce à un dispositif **ingénieux,** il réglait à son gré le tir d'un tube d'acier placé à la cellule d'avant. Il pressa un bouton. On n'entendit point de bruit, on ne vit point de flamme ni de fumée; mais une sorte de balle d'étoupe, projetée comme une torpille, tomba et vint frapper la tête d'un jeune arbre qu'elle découronna au pied du ballon.

Tout Viroflay, sorti des maisons, regardait là-haut. On était habitué, certes, à ces expéditions de l'aéplane. Mais l'imminente déclaration de guerre donnait à pressentir que cette excursion n'était pas, cette fois, sans relation avec la mobilisation prochaine. Une immense acclamation monta de la terre, en un murmure diffus, vers le Maitre des airs qui semblait prendre définitivement possession de son royaume.

L'aéroplane avait disparu vers le Nord; mais il surgit tout à coup de nouveau à l'horizon, du côté du Sud, descendit comme une flèche vers le *Glaïeuls* et atterrit sans heurt en face de son préau.

—C'est merveilleux! c'est incroyable! murmurait malgré lui le major, empoigné par un puissant intérêt professionnel.

Il ajouta entre ses dents:

—Que faire?

Mais au moment où il mettait pied à terre, Reine Aglarès et Jacques Frézal sortaient justement des *Glaïeuls* au bras l'un de l'autre. Un éclair de rage traversa les prunelles sombres du Juif.

—Merveilleux! reprit-il d'une voix sifflante. Mais ne craignez-vous pas, colonel, que le maniement de semblables appareils ne soit un peu compliqué pour des pilotes improvisés, au cas où il les faudrait former en quelques jours?

—En quelques jours, ripostait Aglarès. Je vous donne trois minutes, major, pour tenir en main aussi bien que moi l'aéroplane... Recommencez vous-même l'expérience.

L'Allemand tenait sa revanche en cas d'échec auprès de Reine Aglarès, et il brusqua résolument cette fois le dénouement.

—Soit! dit-il avec un rire sardonique. Mais n'avez-vous pas fait, colonel, la commission dont j'avais eu l'honneur de vous charger? Et puisque voici Mademoiselle votre fille, ne puis-je lui demander sa réponse avant que mon inexpérience ne nous fasse affronter la mort?

—Je le veux bien, répondit le colonel à nouveau, désarçonné par cette brutalité. Mais, hélas! mon cher major...

Il s'arrêta. Les physionomie qu'il apercevait en se rapprochant de ses enfants le faisaient tout à coup trembler.

Reine avait pleuré et s'avançait toute pâle. Une tristesse virile et grave se lisait sur le visage de Jacques Frézal.

—Reine, balbutia le vieil officier troublé, le major Hans Staub nous a fait l'honneur de me demander ta main et désire connaître sur l'heure ta réponse.

La jeune fille se dressa toute droite.

(A suivre)

Quand même...

La bataille avait été dure, mais l'ennemi avait été repoussé. Plutôt que de prendre un repos bien gagné, un soldat du K... de ligne retourna vers le lieu du combat pour y rechercher un camarade qu'il avait vu tomber à ses côtés.

Des gémissements attirèrent, soudain, son attention. Blessé à la cuisse un chasseur à pied prussien suppliait qu'on lui donnât une gorgée d'eau.

Notre fantassin déboucha son bidon, il allait se baisser lorsque l'Allemand, lui déchargea son fusil en pleine poitrine. Le Français s'affaissa, évanoui. Lersqu'il revint à lui, se souvenant que son meurtrier lui avait demandé à boire, il fit des efforts inouïs pour lui passer son bidon.

A l'heure actuelle ce brave soldat, dont il est inutile de commenter l'acte généreux, est soigné dans un hôpital de Lyon.

L'héroïsme des soldats

Récit d'un officier

J'ai vu le feu; c'est terrible, mais que c'est beau! Et comme l'on comprend le sens de ce mot: solidarité! Et surtout, comme cette phrase du réglement devient claire; "Nulle part, le soldat n'est plus obéissant ni plus dévoué qu'au combat; il a constamment les yeux fixés sur ses chefs: leur bravoure et leur dévouement passeront dans son âme et le rendront capable de toutes les énergies et de tous les sacrifices." Et c'est vrai. Pendant neuf heures, nous avons marché et nous avons tenu sous un feu d'enfer, et pas un de nos hommes n'a eu un mot de découragement. Nous marchions. Les hommes tombaient, mais nous avancions: nous avons toujours avancé.

A un certain moment, un troupier est blessé à mes côtés; je lui tends la main: il avait la cuisse fracassée: "Mon capitaine, me dit-il, ne vous occupez pas de moi; vous avez autre chose à faire en ce moment: on ne relève pas les blessés sur le champ de bataille."

Un autre, recevant un schapnel dans le bras: "Mon capitaine, ils ont une drôle de façon de vacciner, dans ce pays-là."

Le lendemain du combat, mes hommes sont venus à moi: "Mon capitaine, vous nous aviez toujours dit que vous vouliez faire de nous une compagnie de chasseurs; sommes-nous dignes d'être une compagnie de chasseurs?"

Et j'ai répondu: "Oui" Et je le pense.

Gloire au peuple belge !

Quel spectacle réconfortant donnent au monde civilisé l'intrépidité et la magnanimité de ce petit pays. Ils s'est haussé à une grandeur incomparable dont il a puisé la force dans sa foi au Christ.

Comme le Sauveur, il s'est montré doux et compatissant aux faibles, fort et terrible aux puissants.

Sans se laisser influencer par aucune considération humaine, il a recueilli les religieux et les religieuses de la persécution française avec une générosité sans exemple accomplissant l'office du bon Samaritain avec une délicatesse toute fraternelle. Plus tard, il s'est dressé contre le puissant, il a barré le chemin aux barbares qui voulaient anéantir la France sans mesurer le péril de son courage qu'on pouvait taxer de téméraire. Il a livré des combats de géants contre les hordes innombrables qui devaient l'écraser.

La Belgique a subi toutes les horreurs d'une guerre féroce où les droits de l'humanité ont été foulés aux pieds.

Nous ne pourrons jamais assez te louer, peuple de héros, tu montres au monde ce que peut une nation catholique qui a puisé dans ses croyances tout à la fois les vertus de pitié et de miséricorde envers les opprimés et celle de la force et d'une sainte audace en face de la force triomphante.

C'est à toi que la France doit son salut. Sans toi Paris aurait été envahi avec une notable partie du territoire avant que les alliés aient pu intervenir.

L'uniforme et la soutane

M. Maurice Barrès écrit au cours d'un article qu'il publie dans l'*Echo de Paris* en réponse à Gustave Hervé:

"L'habit ne fait pas le moine, a dit la sagesse des nations, et vous nous le répétiez de trente-six manières irritantes et irritées, au temps jadis.

Pour moi, tout au contraire, je me sens disposé à croire que l'habit oblige. J'ai un préjugé en faveur de l'uniforme et de la soutane. Je tiens l'Eglise pour une école de sainteté et l'armée pour une école de bravoure. J'aime et je respecte ces deux grandes institutions parce qu'elles savent former les êtres. Nous leur devons ces religieuses qui brûlent de relever les blessés sous la mitraille et ces officiers qui se tiennent, l'épée à la main, en tête de leurs hommes."

Les commandes de l'armée anglaise au Canada

L'agent du gouvernement britannique. M. Fred Stobart. autrefois de Winnipeg, annonce que le gouvernement anglais a l'intention de se procurer au Canada pour son armée: un million de chandails (sweaters). un million de paires de chaussettes de laine, un million de caleçons de laine et un demi million de chemise de flanelle.

A ces articles il en faut ajouter d'autres: des bonnets de laine, des cravates de laine, des paletots courts en peau de mouton, la laine à l'intérieur. des ceintures de flanelle. Il faut encore à M. Stobart un demi-million de brosses à cheveux et de blaireaux, des tentes, des poteaux de tente. du matériel de campement, des pics et des pelles pour les tranchées, des housses et des cantines d'officiers. Un nombre considérable d'autre marchandises sera aussi demandé à nos fabricants.

Le forfait était prémédité

Les Allemands ont tenté de justifier le bombardement de la cathédrale de Reims par de prétendues nécessités militaires.

Or, voici une nouvelle preuve de ce que leur abominable forfait était absolument prémédité.

Après le départ des troupes allemandes, un des prêtres de la cathédrale de Reims montait au sommet de la tour gauche pour y arborer le drapeau tricolore en remplacement du drapeau qu'y avaient laissé les Prussiens. A sa grande stupéfaction il découvrit au sommet de la tour six bidons de pétrole et de la paille éparpillée! Au premier obus tombant de ce côté toute la charpente flambait et avec le reste du monument.

Le prêtre a descendu devant témoins le pétrole et la paille.

A Rome dans tous les milieux même les plus notoirement germanophiles la stupeur et l'indignation sont pareilles: le *Corrière d'Italia*, écrit: "Au passif d'un peuple, une défaite est préférable à un fait comme celui qui est arrivé à Reims."

La destruction de la cathédrale de Reims inspire à la *Tribuna* de nobles réflexions:

"L'humanité apparait plus sensible à l'égard de ses grandes créatures historiques de froide pierre, que pour ses fils éphémères de chair souffrante. La destruction de la cathédrale de Louvain en Belgique, et aujourd'hui la nouvelle de la ruine de la cathédrale de Reims, ont provoqué un sentiment d'horreur incomparablement plus vaste et plus profond que les hécatombes humaines des champs de bataille. Peut-être l'humanité se retrouve-t-elle elle-même plus pleinement, comme telle, en ces cr-ations permanentes de son génie et de son histoire que dans les multitudes de ses membres vivants; et, tandis qu'elle sacrifice ceux-ci par myriades avec une sorte d'indifférence collective — parmi d'inénarrables douleurs individuelles cependant, —peut-être se soulève-t-elle émue et indignée contre la destructiondes œuvres qui attestent la noblesse de son esprit, les triomphes de sa pensée?"

M. Apolloni, assesseur romain des beaux arts, souligne l'inexcusable inutilité de ce forfait: "Aucune excuse n'est admissible, dans le cas actuel, car la cathédrale de Reims dominait toute la cité en son centre le plus élevé, elle était très visible de toutes parts dans la campagne environnante et elle ne cachait rien qui dût être battu par l'artillerie. C'est un pur acte de vandalisme sauvage. *Bien plus, aucun barbare n'en a jamais fait autant, ni les Visigoths d'Alaric ni les Goths de Vitigès, ni les Vandales de Genséric, au jugement d'un grand historien allemand, Giegororius, n'ont jamais rien commis de pareil!*"

Évangile

Le vingt-deuxième Dimanche après la Pentecôte

S. Mathieu, XXIII.

EN ce temps-là, les Pharisiens, s'étant retirés, formèrent le projet de surprendre Jésus dans ses discours; ils lui envoyèrent donc leurs disciples avec les Hérodiens, qui lui dirent: Maitre, nous savons que vous êtes vrai dans vos paroles et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne faites point acception des personnes. Dites-nous donc votre avis sur ceci: Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César? Mais Jésus, connaissant leur malice, leur répondit: Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut. Ils lui présentèrent un denier. Alors Jésus leur dit: De qui est cette image et cette inscription? De César, lui dirent-ils; et il leur répondit: Rendez donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Petit Calendrier

Jeudi, 29.—S. Narcisse, évêque.
Vendredi, 30.—S. Alphonse Rodriguez, conf.
Samedi, 31.—S. Quentin, martyr. Vigile: Jeûne.
Dimanche, 1.—La Toussaint.
Lundi, 2.—Commémoration des défunts
Mardi, 3.—S. Malachie, év. et conf.
Mercredi, 4.—S. Charles Borromée, év. et conf.

Les mensonges de la presse Allemande

Le *Courrier de Genève* n'est pas tendre dans son appréciation de la qualité d'information que fournit la presse allemande:

"Que de communs proverbes, dit-il, nous laissera la présente guerre!

"On dira: Menteur comme l'agence Wolff.—ébouriffant comme un bulletin de victoire autrichien. —c'est un canard à rendre jaloux les canards Wolff."

Et ce sont les lecteurs de journaux de ce type là qui accusent de fausseté, en gros et en détail, toute l'information des journaux français ou anglais dès qu'elle leur est défavorable! Mensonges n'est-ce pas, l'invasion et le saccage de la Belgique, l'incendie de Louvain et la destruction de son université, le bombardement de la cathédraledé Reims, etc., etc? On commence d'abord par nier les faits, puis quand cela n'est plus tenable on se rattrape sur des excuses qui font rêver: le procédé est significatif et ne mérite aucun ménagement.

Une réponse cinglante

L'impudence des Allemands révolte les gens de bonne foi.

Aussi le chancelier de l'Université de Leipzig s'est-il vu adresser cette lettre ouverte par le professeur suisse Albert Malech:

"Je ne crois pas, à l'encontre des *Leipziger Nachrichten*, que les Belges soient des "hyènes", des bêtes qu'il faut dompter": c'est peut-être même demander beaucoup, à moi, citoyen suisse, que de me convier à honnir la noble et malheureuse Belgique.

Je ne crois pas non plus que la culture française soit "une farce". Et un homme, parmi vous, sera sûrement de mon avis, c'est le titulaire de la chaire de littérature française de votre haute école, qui n'aurait pas consacré toute sa vie à approfondir une farce. Enfin, Monsieur le Chancelier, la conclusion où aboutit votre journal est à l'opposé de toutes mes tendances: Devant des bêtes sanguinaires de ce genre, y est-il dit, il ne peut et ne doit y avoir qu'une solution: "pas de quartier." C'est là un conseil qui a été bien suivi. Non loin de notre ville, à l'hôpital Saint Julien, on soigne une fillette de dix ans, Alice Petitjean, qui a eu le nez percé d'une balle, tandis que vos soldats massacraient son grand-père: cela se passait le 24 août, à Rouvres. Le même hôpital abrite, dans le service du Dr Bonnier, des fugitifs qui ont eu les yeux crevés et les mains coupées. On cite des cas pareils par centaines. Je ressens une infinie compassion pour ces "bêtes sanguinaires". Excusez ma faiblesse.

Les intellectuels allemands ont-ils seulement assez de liberté d'esprit pour comprendre ce qu'il y a de cruel dans cette leçon!

Zeppelin et Torpille

On écrit de Berne, en Suisse: "Depuis trois semaines et au cours de chaque nuit obscure, un *Zeppelin* quitte son hangar de Fiedrichshafen (rive allemande du lac de Constance) et s'élève à une hauteur d'environ 300 mètres. Après une très rapide manœuvre, le dirigeable laisse descendre à la surface de l'eau, avec une grande précision et une non moins grande rapidité, une série de paniers ronds qui s'immergent presque immédiatement. Toute la manœuvre ne demande que quelque minutes, et chaque dirigeable peu laisser descendre, au moyen de câbles, une cinquantaine de ces engins, qui ne sont autres que des torpilles. L'explosion d'une de celles-ci est terrifiante: la détonation est quelconque, mais le brassement des eaux et la puissante gerbe qui s'élève dans les airs ne laissent aucun doute quant à la force de l'explosif que la torpille recèle dans ses flancs.

J'ai réussi à savoir que les Allemands fondent les plus grandes espérances sur ce nouvel engin offensif et meurtrier: ils espèrent, à la faveur de la nuit, parsemer les côtes ennemies de ces torpilles: ils se flattent même de pouvoir descendre nuitamment leurs engins au milieu des escadres anglaises et françaises et leur causer ainsi, par surprise, des pertes considérables.

LE PAS, Man.

—Une partie d'Euchre fut donnée par les dames de la Société de Bienfaisance, le 22 octobre au soir, dans la salle Slaney.

Le résultat obtenu dépassa de beaucoup les espérance des dames de la Société qui s'attendaient à recevoir très peu vu le mauvais temps, aussi elles remercient chaleureusement les personnes charitables qui ont bien voulu participer à leur soirée. Leur œuvre, comme tout le monde ici le sait, est une œuvre patriotique que ces dames se sont imposée, et tous les catholiques et surtout toutes les personnes de langue française devraient se faire un devoir d'y contribuer. M. J. B. Bacon s'est montré, comme toujours, l'encanteur de première force et mérite les plus sincères félicitations.

Mort de Mgr R. H. Benson

Mgr Robert Hugh Benson qui vient de mourir était le fils de l'archevêque anglican de Cantorbery. Il se convertit au catholicisme il y a quelques années et cette conversion fit grand bruit en Angleterre. Mgr Benson est l'auteur de plusieurs ouvrages qui sous forme de roman présentent de solides thèses apologétiques.

Le fonds de secours en Saskatchewan

Le Fonds Patriotique Canadien compte maintenant 102 succursales organisées en Saskatchewan.

Le Canada, l'Allemagne et la doctrine Monroe

Le comte Von Bernstoff, ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, dit que puisque le Canada a envoyé des troupes en Europe, l'Allemagne pourrait envahir le Canada sans qu'il y ait violation de la doctrine Monroe, mais qu'elle n'en a aucunement l'intention ou la possibilité.

Rosthern remporte encore le premier prix pour le blé

M. Seager Wheeler de Rosthern, Sask., sur la ligne de Prince Albert à Saskatoon, a remporté pour la troisième fois le premier prix pour le meilleur échantillon de blé dans le concours annuel international.

Fonds de secours pour les Belges

Le Fonds de secours pour les Belges au Canada dépasse maintenant la somme de $110,000. L'Angleterre est très hospitalière pour les pauvres réfugiés Belges qui se chiffrent par milliers dans les Iles Britanniques.

Une aubaine pour les selliers du Canada

La France, l'Angleterre et la Russie ont placé au Canada une commande de 50,000 selles pour la cavalerie.

Contre l'alcool

La Russie a supprimé la vente des liqueurs enivrantes dans l'étendue de son empire. La vente de liqueur aux soldats est devenue une offense qui relève du conseil de guerre.

La Législature de l'Alberta vote une adresse au Roi

La Législature de l'Alberta a voté à l'unanimité une résolution qui sera adressée au Roi affirmant son approbation de l'attitude prise par l'Angleterre dans le conflit européen et ratifiant les mesures prises par le gouvernement pour venir en aide à la mère patrie. L'Alberta se réjouit d'avoir fourni plusieurs soldats au contingent canadien et d'avoir contribué au Fonds Patriotique.

Ce que coûte la guerre

Dès la fin d'août il y avait environ 20,400,000 hommes sous les armes. D'après les calculs de divers économistes, la guerre coûte de 30 à 40 millions par jour à l'ensemble des nations belligérantes.

LA BELGIQUE VIVRA

M. Henri Bourassa a donné jeudi dernier une intéressante conférence sur la Belgique au Monument National de Montréal. Mgr l'archevêque de Montréal assistait et la salle était comble. Remarquons en passant que la presse anglaise s'est donné la tâche peu glorieuse de diffamer M. Bourassa à tout propos et de fausser sa pensée comme on peut en juger par les entrefilets que publient de temps à autre les journaux de Toronto ou de l'Ouest: cela entre dans la "loyauté" de certaines gens qui ne pardonnent pas à un Canadien français de montrer du caractère.

Voici la conclusion du discours de M. Bourassa:

"Quelque soit le triomphe des armes de l'Allemagne, de la France ou de l'Angleterre, la Belgique vivra, comme la Pologne a vécu, comme l'Irlande a vécu comme le Canada français a vécu! (Appl. prolongés.)

Faudra-t-il dix ans, faudra-t-il trente ans, faudra-t-il cent ans? faudra-t-il une nouvelle mêlée générale des peuples pour que la justice de Dieu accomplisse de nouveau son œuvre? Je n'en sais rien! Le peuple belge passera-t-il par des alternatives de paix ou de guerre, de domination ou de conquête? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il vivra! Car une nationalité à laquelle Dieu a donné la vie; un peuple dans le cœur duquel Dieu a déposé avec amour une parcelle de son idéal, ne peut disparaître! Un peuple comme la Pologne, qui a été l'apôtre et le sauveur de l'Europe; un peuple comme l'Irlande, écrasé par la ruse et la barbarie, après avoir subi un martyre tel que jamais aucune nation n'en a subi de semblable depuis que le Christ est venu sur la terre; un peuple comme celui des Français d'Amérique, qui conserve après des époques de luttes si âpres son caractère ethnique et religieux, et qui résiste depuis cinquante ans à l'action émolliente de ceux qui sont passés à l'ennemi et qui voudraient entraîner avec eux leurs compatriotes pour n'avoir pas à rougir d'eux-mêmes:—pareils peuples ne peuvent pas périr!

Une nationalité qui a reçu la vie de Dieu et dans laquelle il a soufflé son idéal ne meurt pas; le Droit ne meurt pas, parce que Dieu, créateur et gardien du Droit, ne meurt pas! (Appl. prolongés).

"Notre vie dans l'Ouest"

M. l'abbé J. A. D'Amours, délégué du Comité Permanent de la langue française aux congrès d'Edmonton et de Prince Albert, en juin dernier, publie sous ce titre, un intéressant article dans le dernier numéro du *Parler Français.*

Nos offrandes à l'Angleterre

Il ne manque pas d'intérêt de savoir ce que deviennent nos dons de farine et de fromage à la Grande-Bretagne. Le *Standard* de Londres fournit aujourd'hui même de curieux détails sur ce point. D'après un cablogramme de Londres même,—dépêche qui a passé à la censure anglaise,—le *Standard* raconte que 250,000 de sacs de farine offerts par le Canada à la Grande Bretagne, au début des hostilités, ainsi que les 4,000,000 de livres de fromage québecois expédiées dans les mêmes circonstances *"sont sur les quais de Londres depuis deux mois, parce que l'on ne sait pas au juste qui doit s'occuper de ces marchandises."* L'on ne fait que découvrir que le "Local Government Board" avait autorité pour en prendre livraison et pour en disposer. Les Belges réfugiés en Grande Bretagne en bénéficieront peut-être, dit le *Standard.*

Mot sublime d'une religieuse

Le commandant d'un fort demandait à une Fille de la Charité de venir s'enfermer avec les soldats pour les soigner en cas de besoin.

D'urgence, elle fut demander la permission de sa supérieure: "Mais, dit celle-ci, si le commandant fait sauter le fort, plutôt que de se rendre?—Nous sauterons ensemble, et le bon Dieu nous recevra puisque ce sera pour lui et pour la France!"

POUR LE CULTIVATEUR

LE PROCHAIN DEVOIR DU CANADA

Le Canada envoie près de 10,000 hommes de plus qu'il n'avait l'intention d'en expédier originairement—31,200 hommes au lieu des 22,500 prévus dans le premier projet. Cela permettra d'en dépêcher 22,500 au front, et de garder le reste en réserve. Nous notons que le colonel Hugues, en annonçant cette nouvelle, ajoute qu'il n'est pas plus difficile de retenir les services de 100,000 hommes que ceux des 31,200 qui sont actuellement au camp. C'est là un message réconfortant, mais nous espérons que le cultivateur canadien, qui regrette peut-être de ne pas voir ses services acceptés, se rappellera qu'ils servent aussi, ceux qui restent en arrière et sèment. Nous sommes fiers des troupes que le Canada nous envoie, mais nous attendons aussi de lui le blé qui, l'année prochaine, sera encore plus nécessaire pour notre sécurité nationale.

(*Westminster Gazette.*)

COURS DES CEREALES

Le blé

Aucun changement important sur le marché du blé: la hausse se maintient. Les entrées sont plutôt faibles: 1,679 chars, contre 7,564 de l'année dernière.

75 p. c. de la récolte de cette année est déjà utilisée: Winnipeg a reçu 44,000,000 de minots, les élévateurs de la prairie en ont 21,000,000 et 35,000,000 sont réservés pour la consommation, les semences, la nourriture des bestiaux, etc.

Les pays d'Europe importent à l'heure présente beaucoup de blé. L'approvisionnement total a baissé de 2,000,000 de minots cette semaine: il fut de 66,088,000 de minots, à comparer avec 68,184,000 de minots, la semaine dernière.

La condition des récoltes est assez critique dans les pays en guerre: le manque de main d'œuvre, et la sécheresse, en sont les principales causes. Dans les autres pays du monde, les récoltes ont bien réussi.

L'avoine

La hausse s'accentue avec la forte demande d'Europe. Les réceptions se chiffrent à 388 chars contre 1407, l'an dernier.

L'orge

Le marché se ferme cette semaine à 69¼. Les brasseurs ont multiplié leurs commandes; les qualités inférieures se vendent rapidement.

Le lin

La récolte totale donne, cette année 30,000,000 de minots. Les entrées furent extrêmement minimes: 83 chars contre 612 l'an dernier.

Canada Atlantic Grain Co.
24 octobre 1914.

Marché

(WINNIPEG)

BLÉ—	
No 1 nord	115⅜
No. 2 nord	111¾
No. 3 nord	106¾
No. 4 nord	100¾
No. 5 nord	96¾
No. 6 nord	91⅛
Fourrage	88¼
Blé d'hiver No. 1 rouge	114¾
Blé d'hiver No. 2 rouge	111¾
Blé d'hiver No. 3 rouge	106¾
AVOINE—	
No. 2 C. W.	54⅝
No. 3 C. W.	51⅝
Fourrage extra No. 1	51⅝
Fourrage No. 1	51
Fourrage No. 2	50½
ORGE—	
No. 3	68½
No. 4	63½
Rejeté	59½
Fourrage	59½